

EVELYNE PISIER

Paradoxes du gauchisme

Près de vingt ans après, le mouvement de *Mai 68* suscite une nouvelle bataille d'interprétations. Bataille, le mot n'est pas trop fort au regard de la radicalité de certaines thèses, aux enjeux plus ou moins explicites mais à la volonté de provocation manifeste. Bataille nouvelle : si l'on excepte quelques voix isolées bien que non négligeables, un long mutisme a succédé aux premières interprétations « à chaud ». Mutisme gêné, autocensure universitaire rappelant un peu l'après-guerre d'Algérie. Absent des thèses, mémoires, séminaires de science politique, *Mai 1968* est devenu une sorte de non-objet scientifique qu'une certaine condescendance universitaire réserve à un journalisme forcément superficiel et pourquoi pas mondain. Condescendance du mauvais souvenir mais prudence légitime aussi : vingt ans après, le sujet ne se prête pas encore aux recherches les plus sereines ; les sensibilités politiques s'affrontent dans les frénésies de la rationalité rétrospective. Assumant le risque de la polémique, le Colloque tenu à Lyon, le numéro de *Pouvoirs*, d'autres manifestations bientôt témoignent pourtant d'une volonté de débat au sein de la communauté scientifique et universitaire. Communauté riche de la pluralité de ses approches et de ses « points de vue » : historiens, philosophes, sociologues, politistes, anciens acteurs, nouveaux curieux désireux de confronter des interprétations, d'en mesurer la validité, d'en connaître les leçons : à Lyon l'expérience a été tentée d'une discussion possible, vive certes mais libre au moins de tout modèle imposé par quelque impérialisme de puissance ou de componction...

Traiter, non pas du mouvement de Mai, mais seulement du gau-

chisme en 1968, n'est-ce pas à la fois rester à la marge du débat sans pour autant y tenir position plus confortable ? Le gauchisme fait l'objet d'une sorte de consensus : c'est un coupable dont le terrorisme ou le totalitarisme font aujourd'hui la vérité, c'est un absent auquel ne doit rien le mouvement « réel » qui l'a débordé. Chacun s'accorde à dédaigner l'assassin groupusculaire devenu exsangue et bien peu digne d'intérêt. Le mouvement de Mai n'est certes pas réductible au gauchisme mais il paraît pourtant difficile de n'en pas faire une pièce, au moins parmi d'autres, à verser à un débat plus large qui concerne les interprétations de Mai 68. A suivre par exemple la thèse, au demeurant très stimulante, de Lipovetsky, Mai 68 n'annonce nulle revitalisation du tissu social, nulle promesse de régénération de la société civile, nulle rupture ni révolution, mais, préparant un « hyperinvestissement de l'ego », s'inscrit dans la logique individualiste et ne fait que prolonger la tendance lourde de la société moderne à la privatisation des existences, bref à la liquidation du « sujet ». De ces thèses à celles de L. Ferry et A. Renaut en effet se dessine une stratégie interprétative clairement revendiquée : la substitution de l'individu au sujet ferait le lit de l'antihumanisme et Mai 68 « tomberait » bien du côté d'un tel antihumanisme... *A fortiori*, le sort du gauchisme paraît-il réglé : de l'anti-humanisme au totalitarisme. D'autres, par exemple, qu'une telle interprétation de 68 ne convaincrerait pas, préférant voir dans le mouvement de Mai une « rupture » d'inspiration profondément « démocratique » ou/et profondément « révolutionnaire », seront légitimement tentés de réserver au gauchisme le même sort : l'exclusion du gauchisme devient le prix du sauvetage de Mai. Démarche cohérente mais d'une rigueur fragile. Aussi voudrait-on proposer ici une réflexion sur quelques paradoxes du gauchisme qu'aucun sentiment d'antipathie ne peut suffire à éluder. Démarche suspecte évidemment : ne suggère-t-elle pas qu'à l'inverse un sentiment de sympathie préside à une entreprise de réhabilitation pour épouser la forme bien naïve de la question : le gauchisme est-il un humanisme ? Soupçonne qui voudra qu'aucune protestation ne convaincra. La réflexion, ici menée en marge des grandes stratégies interprétatives, entend se limiter à quelques hypothèses concernant les rapport ambigus que nouent gauchisme et marxisme, réflexion sans statut philosophique ou sociologique, simple argumentation critique ne prétendant qu'à une histoire de l'idée politique...

A titre de jalon pour une recherche, on tentera de penser une hypothèse paradoxale : le gauchisme dit « soixante-uitard » coïncide avec l'effervescence du marxisme français ; il se veut à la fois formi-

dable tentative de galvanisation et de vénération des jeunes et vieux Marx, relais de mythologies en voie d'extinction (dictature du prolétariat, révolution violente par le pouvoir-au-bout-du fusil ou le nucléaire-tigre-de-papier, espérance et nostalgie de l'union du travailleur-prolétaire et de l'étudiant-jeune travailleur), témoignage de la vitalité de la lutte de classes dans un dérisoire mimétisme de la lutte de sectes ; pourtant ce gauchisme-là, par-delà sa diversité, par le biais d'un matériau théorique particulier, contribue à une formidable critique du marxisme, facteur d'une crise de légitimité qui atteint ses représentants organisés et incarnés. Le gauchisme de 68 est-il le signe, le symptôme d'une effervescence du marxisme qu'il faut opposer au « déclin » du marxisme des années 80 ? Le gauchisme est-il, non pas certes la cause, mais le signe, le symptôme de ce même déclin du marxisme qu'il faudrait donc largement antidater ? Ou pour être plus radical encore, humour et provocation conjugués : le gauchisme, cette dernière carte (perdue) d'un marxisme auquel Soljenitsyne ôte définitivement toute légitimité pourrait-il être considéré aussi comme vecteur de ce déclin du marxisme au sens où Mao aurait permis de rendre Soljenitsyne crédible ?

On conviendra que la légitimité d'une telle interrogation exigerait quelque préalable méthodologique. Il faudrait tout d'abord supposer examinée la question du déclin du marxisme : crise provisoire qu'un retour du balancier culturel transformera en « renouveau » ou déclin véritable ? Pour les commodités de l'exposé, on se contentera de raisonner sur des symptômes apparents qui font à peu près consensus pour au moins conclure à une si forte baisse d'intensité dans les années 80 qu'on serait en droit de l'opposer à l'effervescence des années 60. Langue de bois devenue langue morte : la crise du marxisme accompagnerait une crise de l'appareil qu'il faudrait s'efforcer de périodiser.

Sans doute faudrait-il aussi supposer acquise la signification du terme gauchisme. Selon une terminologie courante, empruntée à Lénine, le mot aurait servi à désigner une série de groupuscules politiques situés à l'extrême gauche du PC et dominés par « l'impatience révolutionnaire ». Même aussi grossièrement simplifiée, une telle définition pose plus de problèmes qu'il n'y paraît pour une mise en perspective du gauchisme français en 1968. A parcourir rapidement la littérature consacrée à ce sujet on s'aperçoit que l'accord ne règne pas. Sous l'influence évidente de certains partis pris, et notamment selon le degré de sympathie ou d'antipathie éprouvée à l'égard du mouvement de Mai en général, certains auteurs ont tendance à désigner ainsi les groupes « libertaires » à l'exclusion de

l'extrême gauche ou à procéder au contraire à la démarche inverse. Les uns, arguant notamment de la lenteur de certains groupuscules d'extrême gauche (maoïstes en particulier) à « rejoindre le mouvement » et de l'importance de l'idée libertaire dans la culture politique de 68, désignent par gauchisme « cette fraction du mouvement révolutionnaire qui offre, ou veut offrir une *alternative radicale au marxisme léninisme*... ce qui exclut... toutes les tentatives de renouveau théorique en provenance de la social-démocratie... ce qui exclut encore toutes les entreprises d'opposition communiste ou de renouvellement communiste en tant qu'elles n'offrent pas d'alternative (mais se proposent de revenir aux sources léninistes ou révolutionnaires du communisme) » (cf. R. Gombin, *Les origines du gauchisme*, Seuil, 1971, p. 18). D'autres à l'inverse ont tendance à associer 68 et extrême gauche de sorte qu'apparaisse la vérité à la fois marxiste et terroriste du mouvement de Mai dans la seule évocation du gauchisme... On supposera ici, malgré le surcroît de difficultés pour la démonstration, que le gauchisme sert à désigner un ensemble très hétérogène de groupes et d'idées.

Un thème au moins paraît dominant : celui de la *bonne révolution* contre les tendances réformistes des PC soviétique et français, thème commun à la fois aux groupes libertaires et aux groupes d'extrême gauche, en général issus d'un processus d'exclusion de l'UEC (Union des Etudiants communistes). Paradoxe pour l'histoire des idées : si Lénine en 1920 désigne par gauchistes des « opposants », en 1968 l'extrême gauche — au-delà de ses divergences — se veut « ultra-léniniste » ; mais à ses côtés les groupes dits « libertaires » auto-assument le terme gauchisme en le réinvestissant dans une critique radicale du léninisme (en ce sens D. Cohn-Bendit : « le gauchisme remède à la maladie sénile du communisme... »). Léninistes, anti-léninistes : la divergence est si sérieuse que rien ne devrait plus leur être commun, bien qu'il soient dans la même rue... On objectera que seul l'ennemi (le PC) est commun et que le reste est sans signification. [La question est peut-être plus complexe et la clé de l'énigme serait plus gaie du côté des « mao-spontex »...] Léninistes, antiléninistes partagent donc au moins une commune aversion pour le réformisme révisionniste : c'est le cas à la fois des trotskistes, maoïstes, anarchistes, situationnistes, et autres 22 Mars. Mais surgit un « désordre nouveau » : révisionniste est bien ce PCF ainsi nommé pour ses stratégies d'alliances dites de classe avec la social-démocratie (stratégies qu'on impute à sa fidélité au révisionnisme khrouchtchevien lors même qu'on lui reproche son stalinisme) mais révisionnistes aussi sont ceux-là même que le PC a ainsi désignés : les *Italiens français*, gauche

ambiguë, espèce étrange nourrie à la fois de coexistence pacifique, de pluralité des voies d'accès au socialisme mais aussi de tiers-mondisme anti-impérialiste et anticolonialiste. On objectera que ceux-là ne sont pas « organisés » en 68, qu'ils ne sont dans la rue qu'à titre individuel, Togliatti dans la poche mais le pavé dans la main et le slogan castro-guevariste à la bouche. Sans organisation propre mais sans grande difficulté à rejoindre les autres, voire à passer d'un groupuscule à l'autre. Révisionnistes, antirévisionnistes : la critique du PC ne suffit donc à faire langue commune qu'à condition de l'entendre *d'abord* comme cette critique d'un PC jugé « trop mou » dans le contexte de la décolonisation, et plus particulièrement de la guerre d'Algérie. Le gauchisme de 68 a pris naissance dans les années 60, avec la manifestation du 27 octobre, avec les réseaux Jeanson et le manifeste des 121, avec le cri des « damnés de la terre ». Peu importe ici la sympathie ou l'antipathie, s'il s'agit d'affirmer simplement que de guerre d'Algérie en guerre du Viêt-nam, que de CVN en CVB (1), le contexte de la décolonisation est lourdement significatif et qu'à négliger cette clé, ignorance délibérée ou pas, on prend le risque du malentendu. Pour s'en tenir à un propos plus étroit, on avancera seulement l'hypothèse selon laquelle ce contexte de la décolonisation donne naissance à un marxisme dont les contorsions nouvelles annoncent dans l'apparence même de l'effervescence, l'éclatement par incohérence et finalement le déclin. Sans doute pourrait-on s'en tenir là et s'en remettre aux événements qui assurent le passage de l'effervescence au déclin. Événements aisément repérables : Edgar Morin par exemple a raison d'écrire que « ce qui a entraîné le collapse du marxisme est un enchaînement d'événements étonnants qui autodémystifient Révolution et communisme » de l'affaire Lin Piao à la mort de Mao (*Le Débat*, mai-sept. 1986) ; de même Lucio Colletti d'affirmer qu'avec ces événements « il s'agissait vraiment de la conclusion d'un cycle, de la fin d'une époque. Les prophètes les plus enthousiastes et les plus imaginatifs se turent et s'isolèrent mais ce n'était pas pour avoir une explication avec eux-mêmes, mais plutôt comme s'ils étaient brouillés avec l'Histoire » (*Le déclin du marxisme*, PUF, 1984, 60-61). Sans vouloir nier l'importance de tels événements historiques, on voudrait simplement aller au-delà de ce type d'interprétations en suggérant que le *contenu même* de ce marxisme dit triomphant est digne d'attention.

La réduction du gauchisme au seul mouvement libertaire est donc un préalable aussi discutable qu'inutile : c'est à tenir compte,

(1) Comité Viêt-nam national, Comités Viêt-nam de base.

en effet, du contexte de la décolonisation que l'on peut avancer l'hypothèse selon laquelle le gauchisme, même dans sa composante léniniste, contribue ainsi à rendre « audible » une critique du totalitarisme. Ni par intelligence, ni par sainteté. Le propos ici tenu, indifférent à une quelconque tentative de réhabilitation pour angélisme, interroge simplement la nature même de la critique gauchiste du marxisme. Or on constate que, par-delà l'hétérogénéité des discours et des écrits, se dessine cette constante critique de l'économisme et de l'historicisme qui fait aujourd'hui le fond même de la critique antitotalitaire. Lié au contexte de la décolonisation, le gauchisme accumule dans le désordre le plus incohérent et la dispute la plus dogmatique, un matériau théorique dont la tendance profonde est au même « repentir méthodologique » (2) : c'est désormais du côté de la superstructure qu'il faut se tenir pour comprendre le secret de l'aliénation, une superstructure questionnée de part en part pour lui faire avouer l'impuissance de l'économisme à rendre compte de la force révolutionnaire des « peuples du monde », et au-delà, de la pesanteur bureaucratique du socialisme construit ou de la domination technocratique dans la « société industrielle ». Un tiers-mondisme disparate, échevelé, simplificateur, mystificateur, martelle la même idée en formes différentes : si l'économisme est stérile, la lutte de classes n'est pas le moteur de l'histoire ; sauf à se condamner à l'attentisme de la condition « objective », la révolution est culturelle ou n'est pas ; l'imagination et la subjectivité sont créatrices d'histoire, la révolution a des « bottes de sept lieues » lorsqu'elle s'émancipe de la bureaucratie, de la hiérarchie, de l'autoritarisme... Se produit un décalage persistant entre la teneur même du discours et ses effets : l'absurde culmine certes à dire la superstructure « relativement » autonome mais quelque mystificatrice que soit l'intention et incohérente la démonstration, le message délivré, parce qu'il délivre effectivement, s'entend du côté de l'autonomie et non de la relativité. Fanon, Guevara, Mao Tsé-Toung, Ho Chi-minh : la version occidentale du tiers-mondisme renouvelle le marxisme jusqu'à le rendre méconnaissable.

A l'usage occidental, ce message tiers-mondiste met en cause la nature principielle du marxisme et la remise en cause s'effectue désormais sur tous terrains. Ainsi s'amorce par exemple un processus de critique « antiéconomiste » de la nature de l'URSS et de la société soviétique. L'abolition de la propriété privée, l'industrialisation

(2) Expression empruntée dans un autre contexte à P. Ayçoberry, *La question nazie*.

massive, la collectivisation de l'économie s'y avèrent impuissantes à « révolutionner » les rapports sociaux. Le matérialisme historique est pris en défaut. Gauchistes, ces analyses de l'URSS, aussi diverses soient-elles, restent le plus souvent prisonnières d'illusions ou d'aberrations simplificatrices. Elles convergent toutefois dans une inquiétude généralisée : la défaillance de l'économisme ne s'accompagne-t-elle pas en URSS d'une « domination » odieuse ? Défaillance de la capacité théorique et défaillance parallèle de la force mobilisatrice, épuisement de la force explicative du marxisme et perte de crédibilité du modèle alternatif : Cuba, le Viêt-nam, la Chine, contexte d'une mise en cause « politique » du grand tabou, patrie du socialisme. Mise en cause effectuée d'abord au prix de mystifications nouvelles bien sûr : de guerres de guérilla en conflit sino-soviétique. Mais la nature même de la critique, le contenu de ses propositions rendent déjà précaire le sort des référents substitutifs dès lors que le référent soviétique est touché. Critique antiléniniste du marxisme ou révision léniniste du marxisme : la différence est considérable mesurée à l'intention stratégique mais elle importe peu au regard de l'effet produit. A l'égard de l'URSS, le gauchisme de 68 met fin aux dernières prudences de ses aînés marxistes et saute le pas de l'Etat dégénéré mais ouvrier. Même si les porte-voix manquent encore de fermeté lors de l'intervention en Tchécoslovaquie (cf. le débat dans *Action*), la conviction du militant est faite. Le discours de Castro en août 68 porte un coup définitif à la mythologie : la critique du socialisme soviétique est bien acquise puisqu'on accepte de la payer d'un nouveau renoncement au romantisme.

Le tiers-mondisme n'est donc pas réductible à une tentative de sauvetage d'un marxisme en faillite ? Il n'est donc pas uniquement ce blason d'un néo-marxisme, grotesquement redoré, aux vérités purement totalitaires ? On rencontre immédiatement une objection de taille : le gauchisme tiers-mondiste se prétend l'arme, contre l'Occident, de la *révolution* anticapitaliste et anti-impérialiste. Aux accents d'une critique engluée au plus profond de l'historicisme marxiste, ne lui ajoutant par sa radicalité même qu'un supplément de terrorisme. Critique inévitable parce qu'elle n'est pensable, une fois de plus, que dans le contexte de la décolonisation. Critique inévitable : non pas comme recherche dérisoire d'une juste compensation de la critique de l'URSS. Critique inévitable parce que dirigée contre un Occident jugé coupable de colonialisme. Or le matérialisme historique s'avère aussi impuissant à révéler la nature de l'aliénation coloniale qu'à penser celle de la société de consommation. Au nom de quoi cette *révolution* ? D'Alger à Paris, de Pékin à Los Angeles,

de La Havane à New York se tracent les lignes imaginaires du Grand Refus de l'impérialisme technologique et savant. Critique de l'homme blanc, à prétention d'universel, de lumières, de raison européocentristes. Fanon accuse : au nom d'un « universel authentique » bien plus que d'un quelconque repli culturaliste de la « différence », lui qui suspecte au contraire les effets pervers de la « négritude ». Les damnés de la terre n'ont plus rien à attendre de l'objective transformation des rapports économiques, l'aliénation est au cœur de l'homme et c'est au cœur qu'il faut frapper. Adossé à ce tiers-mondisme, le gauchisme se condamne à la parole terroriste. Faut-il pour autant baptiser antihumaniste l'étrange philosophie des années 60, elle-même baptisée trop vite *pensée 68* et qui se nourrit du combat contre l'ethnocentrisme ? Jusqu'à faire de la critique de l'ethnocentrisme la marque d'une impuissance à mener une critique du totalitarisme ? Par pure complicité d'antihumanisme ? Faut-il aller jusqu'à faire de la Nouvelle philosophie elle-même le « dernier avatar de la pensée 68 » sous le prétexte que prisonnière de ses présupposés elle ne peut critiquer le totalitarisme parce qu'elle mène une critique parallèle des Lumières et de la Raison occidentales ? A méconnaître le contexte de la décolonisation et le discours critique de l'ethnocentrisme qu'il produit, ne risque-t-on pas de méconnaître aussi le caractère singulier de cet « antihumanisme » pour ne l'interpréter que comme le banal rejeton de la philosophie allemande ou simplement du nietzschéisme ? (cf. A. Finkelkraut, *Le Débat*, mars-mai 1986). La critique du totalitarisme n'est-elle légitime que menée au nom de la démocratie formelle et représentative, produit indépassable de la démocratie occidentale et de son humanisme ? Le gauchisme n'a-t-il donc assuré que le passage d'une idéologie à l'autre où l'homme reste l'invariable accusé ? Faut-il souscrire alors à cette désespérante philosophie de l'histoire des idées que nous propose Colletti : « Menée d'abord au nom d'un marxisme remodelé selon une clé utopiste et eschatologique, la critique apparaît maintenant soutenue et corroborée par la pensée théologique de Heidegger... Nous sommes donc passés d'une eschatologie à une autre » (1984, 79).

A sa manière hybride et paradoxale, adossé au tiers-mondisme et immergé dans 68, le gauchisme n'est-il pas aussi un moment de cette critique du totalitarisme dont Lefort et Castoriadis par exemple avaient commencé d'indiquer la voie ? Tout simplement parce qu'une telle critique ne saurait proposer une alternative indépassable entre humanisme et antihumanisme, entre régime totalitaire et démocratie représentative ? S'ouvre alors un autre débat qui concerne le mouvement de Mai dans son ensemble et qui pourrait permettre de

s'interroger sur l'inspiration paradoxalement profondément démocratique de cette critique de la démocratie : lutte antihérarchique, anti-autoritaire, antibureaucratique, le mouvement prend acte des déficits de la démocratie. Moins pour la détruire que pour la mieux « inventer » ? Elections-trahisons : en 1968 le slogan gauchiste est celui de tous : parce qu'il a une signification paradoxale irréductible à la tradition à laquelle il l'emprunte ? Encore faudra-t-il cependant éviter ces constants glissements de sens du terme démocratie : terme élogieux s'il désigne le juste combat humaniste du sujet contre l'individu, terme péjoratif s'il désigne le triste repli de l'individu hors de l'intersubjectivité ? A jouer du double sens, *Mai* finit par n'avoir d'autre vérité que narcissique et totalitaire, à jouer du double sens, la route du sens risque d'être définitivement coupée.

RÉSUMÉ. — *Le gauchisme français des années 68 est en général interprété comme le symptôme d'une effervescence du marxisme que l'on oppose à son « déclin » dans les années 80. Pourtant, né dans le contexte de la décolonisation, le gauchisme n'accumule-t-il pas, de manière certes désordonnée et sectaire, un matériau théorique dont la tendance profonde est une critique antiéconomiste et antihistoriciste du marxisme ?*